

CHAPITRE IV

Les villages limitrophes de Misanda et Musasa, — car suivant une traditionnelle confusion, les villages nègres et leurs chefs s'empruntent mutuellement leurs noms, — étaient, au début du règne de Tambwé, de florissantes agglomérations riveraines de la Buschimaie, à deux heures à peine du Tchipaka. Misanda et Musasa acceptaient d'autant plus amèrement la suzeraineté de Tambwé, qu'ils étaient quelque peu ses cousins et, comme lui, de sang royal; Misanda surtout, jeune, ambitieux, chef d'une population célèbre pour sa nervosité et son orgueil sauvage, rêvait l'indépendance et le moindre prétexte lui fut opportun pour secouer le joug; son voisin et ami Musasa l'imita docilement, avec toutefois plus de résignation que d'enthousiasme.

Ce fut une guerre désastreuse. Les arcs et les piques des Ména-Misanda et des Ména-Musasa se trouvèrent un vain armement devant les fusils des gens de Tambwé : un soir de retraite désespérée, les deux vaincus se revirent dans leur village, acculés à la soumission ou à la mort, n'ayant plus guère autour d'eux que des vieillards, des femmes et des enfants. Lors, comme ils n'étaient point doués de la courageuse et guerrière aberration de vouer tous ces faibles à l'extermination, comme aussi l'indomptable orgueil de Misanda se refusait à la soumission, ils se résignèrent à fuir.

Cette nuit-là vit un silencieux et pathétique exode ; les pirogues, où les pagayeurs se tenaient couchés sur le ventre, glissaient à la file dans le mystère des arbres et des roseaux, vers le Sud libérateur ; par instants, en la nuit exceptionnellement noire, une clarté illuminait la douce face calme d'un enfant endormi.

Misanda s'embarqua le dernier ; une insaisissable ligne blanche déjà déchirait l'horizon

et l'on percevait au fond de la forêt ce long bruissement sourd qui précède le réveil de la nature. La pirogue fuyait sur l'eau sombre ; Misanda regardait se fondre les toits noirs des cases, la tache obscure de ce qui avait été son domaine ; et, brusquement, cet homme fort se prit à pleurer : car il ne distinguait plus rien et le vide et le désarroi de son âme l'effraient.

Les vaincus se réfugièrent chez les Kiokos, près de KandANJI, et obtinrent de reformer un village sur les bords de la Lulua. Usés de fatigue, éperdus de privations, ils crurent naïvement à l'enthousiasme désintéressé de leurs hôtes, ne se rendirent pas compte que la demi-civilisation des Kiokos les rivait à une oppression autrement cruelle que celle du sauvage Tambwé.

Le pays des Kiokos était depuis deux ans révolutionné par les Wambundus, — des caravanes mercenaires réunissant tout un monde louche de nègres de la côte, de mulâtres, voire de blancs échappés de quelque bagne,

— Wambundus envoyés par les trafiquants portugais et qui avaient à tâche de pervertir l'âme primitive des Kiokos en l'initiant à tout ce que la civilisation porte en soi de vicieux et d'ignoble, en développant les bas instincts de lucre et d'amour de l'alcool qui, plus que chez aucune race, sont nativement en germe chez le nègre.

Misanda et Musasa ne furent plus que les modestes sujets de Kandanji, et leurs gens, des esclaves taillables et corvéables à merci ; il s'effectua parmi eux des raffles de femmes et d'enfants contre lesquelles les chefs ne trouvèrent point la force de s'insurger. Bref, Misanda, le grand chef virtuel du village, se sentait rongé d'un repentir amer ; si peu apte qu'il fût à philosopher, il en arrivait d'instinct à songer que la distance et le temps remettent les choses singulièrement au point et que maints traits d'héroïsme et exploits patriotiques ne sont souvent, en fin de compte, que des équipées cruellement et inutilement sanglantes.

Rien comme le malheur n'use l'orgueil et l'ambition : Misanda ne songea même pas à protester lorsque Musasa, dans son modeste et craintif bon sens, proposa le retour vers Tambwé. La nouvelle de l'arrivée d'un commerçant blanc chez le grand chef bakète, acheva de les décider ; l'établissement d'une factorerie au Tchipaka trahissait en Tambwé un étonnant progrès de sociabilité, un premier acheminement vers la civilisation, acheminement dont ses vassaux ne pourraient que tirer heureux parti. Puis Misanda et Musasa se sentaient las et déprimés, ils enviaient presque une servitude qui les débarrasserait de leur responsabilité ; car gouverner constitue, dans l'infortune, un rôle singulièrement lourd, et c'est durant les périodes de malheur que se révèlent les rois vraiment dignes du sceptre.

Les Ména-Misanda et les Ména-Musasa se sauvèrent des Kiokos, gagnèrent le Nord à travers le territoire des Mumugis ; lorsqu'ils parvinrent à la forêt de Mukoko, ils y instal-

lèrent un campement provisoire, tant bien que mal fortifié, et envoyèrent à Tambwé deux ambassadeurs chargés de lui offrir leur soumission.

Le retour de leurs émissaires trouva les infortunés nomades assouplis à tout consentir. Quand Misanda arriva devant Tambwé, il n'aspirait plus qu'au repos et il acquiesça aux clauses du traité de soumission avec une humilité qui éveilla dans le cœur sec du grand chef un sentiment de définitif pardon.

Les Ména-Misanda et les Ména-Musasa furent autorisés à fonder un nouveau village aux emplacements qu'ils occupaient naguère ; et voici quels engagements principaux prirent leurs chefs :

« Les impositions, dîmes et tributs antérieurs seront majorés d'un tiers.

» Les gens de Misanda et de Musasa s'adonneront spécialement à la récolte du caoutchouc et fréquenteront les marchés du Tchipaka à l'exclusion de tous autres.

» Le grand tambour de guerre de Misanda sera délivré à Tambwé..... »

Maintenant accroupi au milieu des chefs-vassaux réunis en palabre, Misanda, le cœur calme, regardait distraitement s'élever la fumée de sa longue pipe bourrée de chanvre ; tantôt il avait rituellement bu le vin et mangé la viande ; et une béatitude était en lui, née peut-être d'un commencement d'ivresse, et tout lui paraissait très lointain, la fuite par la Buschimaie baignée de nuit, l'existence d'enfer chez les Kiokos et l'interminable calvaire du retour ; il jetait à Jean Hornu, — assis près de Tambwé, au milieu des chefs, — de longs regards amis, plein de reconnaissance pour ce pâle inconnu dont la venue tranchait le nœud gordien de son aventure.

Le soir tombait tout doucement. Dans le ciel embrumé, le globe rouge-éteint du soleil faisait un étrange vis-à-vis au disque blanc de la lune ; et dans ce décor recueilli du crépuscule, au sein du grand silence de la nature, la réconciliation des chefs ennemis se nimait d'une solennité étrangement sanctionnante.

Voici que devant les cases s'allumèrent les

premiers feux. Le soleil avait maintenant tout à fait disparu; brillante, la lune baignait le village d'une douce clarté qui, laissant les contours flous et les coins pleins d'ombre, dotait les êtres et les choses d'une allure surnaturelle. La ligne des feux s'allongeait, formait sur la place un grand cercle d'illumination; par instants, une bûche s'effondrait, des étincelles fusaient. — Un brouhaha d'attente et d'énervement était dans l'air.

Tambwé avait décrété pour ce soir-là, en l'honneur des chefs, des danses à la lune...

D'abord arrivent les musiciens qui se groupent au centre de la place; l'un traîne un long tambour — tronc d'arbre creux et peau d'iguane; deux autres portent des tam-tams, plus petits, mais du modèle du tambour. Assis à califourchon sur leurs instruments, en cadence les exécutants frappent les membranes tendues et une mélodie chante sous leurs mains ouvertes.

Les Bakètes tirent de leurs rustiques *n'gommas* un incroyable parti; chaque point du

tambour offre une ressource, permet à leurs doigts experts des gammes de sonorité différente ; puis quelle virtuosité d'improvisation ! Quelle diversité de motifs et de mesure !

Ici les joueurs de *madimba*, un harmonica rudimentaire : cadre en bambou, lamelles de bois sonore et en guise de caisses de résonance, des calebasses suspendues ; ces calebasses figurent plus ou moins des mirlitons ; elles sont latéralement percées d'un trou refermé avec la toile très spéciale d'une araignée commune aux *chimbeks* bakètes.

— Fi fu ! fi fu ! — Paraissent les flûtistes ;
— Fi fu ! fi fu ! — ils tournent, ils dansent ; de leurs flûtes de Pan s'envole une polka quelque peu berceuse... Et de bourdonner, le grand tambour, et de chanter, les tam-tams, sous la fantasmagorique fantaisie des doigts !

Hommes, femmes, marmots, — chefs, guerriers, esclaves, — l'entraînement de la musique a nivelé toutes les castes et tous les préjugés : pour tous ces enfants, restés nature en dépit de la forfanterie de leurs gestes et

de leur fausse solennité, plus rien n'existe que la danse. Les femmes, un large cercle formé, tournent en file indienne autour des musiciens; déjà les hommes les enserrent, se meuvent inversement en rond. Fantastique tableau que cette ronde au clair de lune; la flamme d'un feu, par moments, illumine le masque monstrueux et grimaçant du maître de danse, les figures hagardes des danseurs, barbouillées de rouge et de blanc, zébrées de lignes et hiéroglyphes multicolores, telles des faces de clowns.

— Fi fu, fi fu! Pam papapam!

Les deux monômes circulaires s'arrêtent, se font face, et chaque couple de vis-à-vis se livre à un pas échevelé et fol, où les têtes, les torses, les membres, assouplis et disloqués, vont, viennent, glissent, se tordent, virevoltent, se déjettent interminablement.

Une courte pause. Au feu de paille qu'un enfant entretient près d'eux, les tambourineurs chauffent la peau distendue de leur instrument. Les danseurs maintenant font

galerie autour de deux des leurs, Kandaie et Tiende, célèbres dans la région pour leur adresse et leur légèreté, lui et elle pour ainsi dire nus, également jeunes et beaux :

— Fi fu, fi fu! Pam, papapam!...

Ils sautent, ils tournent, ils dansent; leurs gestes peu à peu se précisent, se font caressants, frôleurs, lascifs, racontent le grand acte charnel; car la suprême phase animale est tout ce que ces primitifs conçoivent du poème de l'amour.

Le ventre nu et proéminent de la femme roule; il avance et recule, mime l'aguichante invite au mâle... L'aventure va se déroulant, traduite en gestes nets, en attitudes furieuses, puis extatiques... Mais voici survenir l'époux trompé!... Est-ce pas son couteau qui féline-ment a brillé dans la nuit?... Grâce!... Ah!... De l'amant fier il ne reste qu'un impuissant Abeilard!...

Et l'homme, admirable acteur, s'effondre pantelant et demi-mort, cependant que narquois, le ventre proéminent et nu de la femme,

par son roulement lubrique, appelle de nouvelles amours.

Tiende maintenant danse seule; elle rit; son torse se cabre, obéit à des ondulations félines; elle est le vice insatiable, l'éternelle assoiffée du baiser charnel.

Grisés, les hommes l'un après l'autre se présentent; mais leurs femmes, jalouses, s'interposent, offrent leurs charmes, montrent par une pantomime énergique qu'elles aussi sont belles et qu'elles aussi savent aimer; vers la *mussusumba* séductrice se tendent leurs petits poings menaçants...

Puis tout se mêle et se confond, danseurs, danseuses, flûtistes et tambourineurs, dans une bourrée infernale, au milieu d'un indescriptible vacarme; et comme en dépit de sa danse furieuse, chacun a réussi à ingurgiter de temps à autre du *malafu*, l'ivresse alourdit les membres, empâte les bouches, bestialise plus encore les attitudes; et la fête s'achève en orgie, une orgie effroyable et sordide qui peuple les coins noirs d'amants stupéfiés et de buveurs ivres-morts.